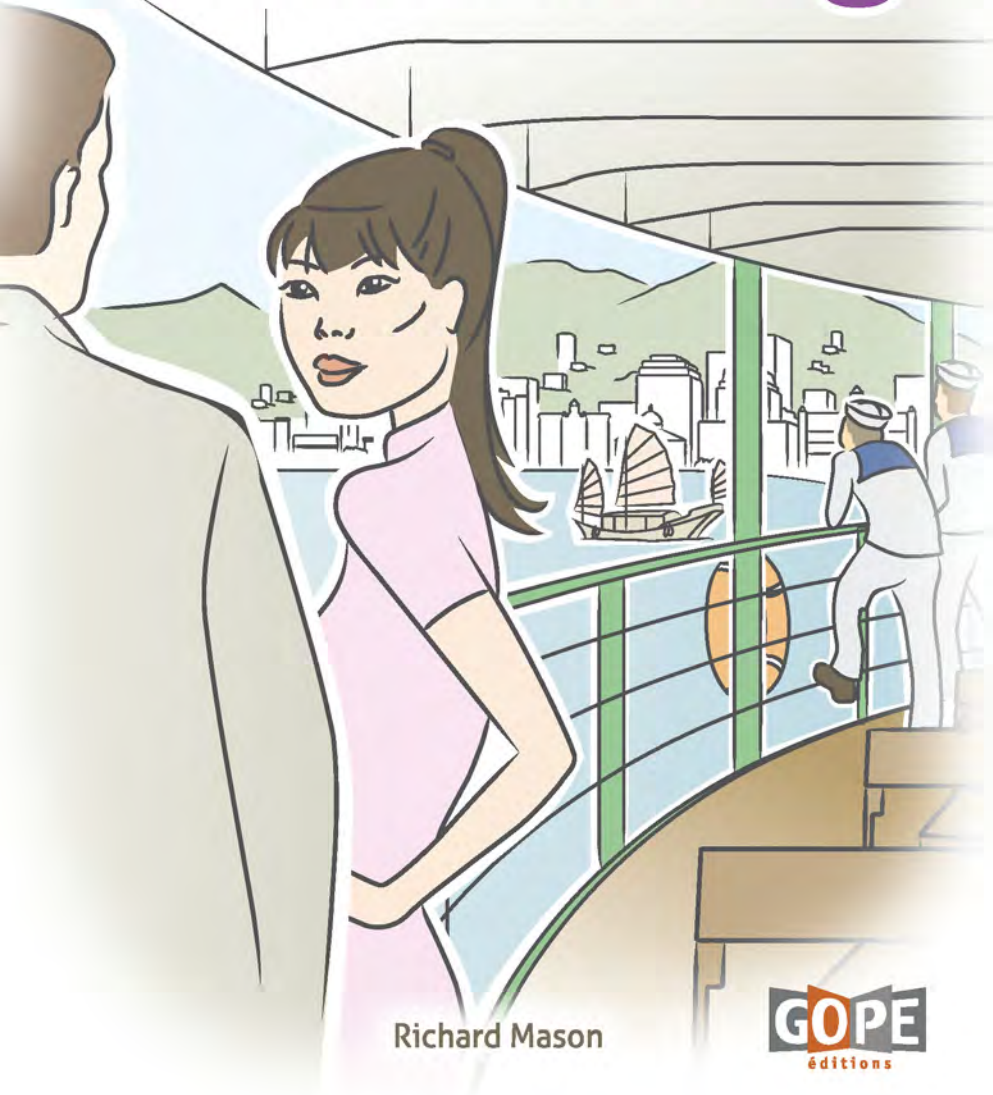


R O M A N

Le Monde de Suzie Wong



Richard Mason

GOPE
éditions

Richard Mason

LE MONDE DE SUZIE WONG

Roman

*Traduit de l'anglais par
France-Marie Watkins et David Magliocco*

TITRE ORIGINAL :
The World of Suzie Wong
© Richard Mason, 1957

ISBN 978-2-9535538-2-6
© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, mars 2011, pour la
version française

Couverture : © Studio Bull
Photographie de Richard Mason : © Islay Lyons
Relecture, correction : Nathalie Allix, Muriel Caire,
Jacqueline Rochefeuille

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SUZIE WONG ENTRE RÊVE ET RÉALITÉ

LORSQU'EN 1957, l'écrivain Richard Mason créa dans une chambre d'hôtel, le personnage de Suzie Wong, il n'imaginait pas que cette dernière allait devenir un vrai mythe dans le monde occidental.

Hong Kong dans les années cinquante : le ferry était le seul moyen de relier l'île au continent, le pousse-pousse le moyen de transport le plus répandu et le quartier de Wanchai était, pour les marins américains et britanniques, le royaume de l'exotisme, le temple de la femme asiatique. C'est dans ce Wanchai, dans l'hôtel *Luk Kwok* que Roger Mason imagine la rencontre entre Robert Lomax, un peintre américain alors sans succès, et Suzie Wong, une prostituée mère d'un enfant, travaillant dans le bar de l'hôtel. Une histoire en réalité très romantique dont les composantes ont tout pour faire un roman à succès : la rencontre incarnée dans deux personnages de l'Orient et de l'Occident, la différence de race, de culture, de statut social, et la force d'un amour vrai.

En 1960, trois ans après le succès du roman, l'adaptation cinématographique de Richard Quine avec William Holden et Nancy Kwan, mettra le quartier de Wanchai sur la mappemonde. Quartier qui connaîtra sa grande heure durant la guerre du Vietnam, car c'est là que tous les G.I. américains viendront lors de leurs permissions goûter aux bienfaits du *R&R* (du Repos et de la Recréation), Suzie Wong devenant le rêve sensuel, exotique et érotique de tout soldat américain.

Cette Suzie Wong était cependant aussi adulée dans le monde occidental, qu'elle était ignorée et même honnie dans la société orientale. Honnie car elle était prostituée, et même pis que cela, prostituée des Blancs, une véritable humiliation pour les gens de sa race. Pour les féministes, elle n'était qu'un objet sexuel asservi au désir du mâle occidental, pour les intellectuels chinois, un pur produit du colonialisme occidental. Aussi certains sont-ils encore aujourd'hui excédés lorsque des Occidentaux un peu naïfs mentionnent devant eux Suzie Wong, ignorant souvent que le personnage est une fiction, produit de la fantaisie d'un des leurs.

Si quelques Hongkongais ont eu du mal à comprendre la raison d'un tel engouement pour une pauvre prostituée – imaginons donc la France incarnée dans une fille de la rue Saint-Denis – c'est parce qu'ils ignoraient à quel point cette fascination dépassait celle du personnage lui-même, pour se porter sur l'Asie ou la Chine, pays d'exotisme. Séduire Suzie Wong, c'était pour l'étranger trouver la clé qui ouvrirait la porte d'une culture qui lui était incompréhensible. Suzie Wong devenait ainsi l'incarnation de l'exotisme et l'objet de tous les fantasmes occidentaux, fantasme érotique y compris, car ce dernier imaginait des plaisirs rares et inconnus, dignes des paradis artificiels, là où le Chinois ne voyait que la prostituée misérable au langage brutal et vulgaire. Ils n'avaient de plus, pour la grande majorité, jamais lu le roman, écrit en langue anglaise.

Aujourd'hui, le personnage est toutefois, comme cela arrive fréquemment dans l'Histoire, revu et réinterprété. En 2001, un jeune chorégraphe chinois, Yuri Ng l'a choisi pour thème de son premier grand ballet. Il fallait sans doute la fin de la colonisation en 1997, pour que cela devienne possible. Cette fois ce n'était point sa robe mou-

lante et fendue ou ses longues jambes qui l'avaient séduit, mais son esprit.

« Je voulais savoir comment les Hongkongais se voyaient eux-mêmes, déclara-t-il. Les gens n'aiment pas l'admettre, ils évitent ce sujet, mais Suzie Wong est l'histoire de l'identité hongkongaise, le chemin de la pauvreté vers la richesse, le choc de l'Orient et de l'Occident. »

Yuri Ng avait cherché à ôter tout exotisme au personnage, car à ses yeux, l'histoire de Suzie était une histoire de survie, celle de se sortir le mieux possible d'une situation désespérée. Il pensait que la génération actuelle pouvait se retrouver en elle... Une Suzie, on le voit, loin de tout l'exotisme occidental, mais qui aura dû attendre cinquante ans avant d'être réhabilitée dans les esprits chinois. Le roman toutefois, loin de toutes ces polémiques postcolonialistes, reste une belle histoire romanesque dans l'une des plus belles baies du monde.

Gérard Henry

Auteur de *Chroniques hongkongaises*, 2008, Éditions Zoe, Genève.

CHAPITRE 1

E LLE PASSA LE PORTILLON et se mêla à la foule qui attendait le ferry-boat, les femmes en pyjamas de coton, les hommes aux dents d'or en pantoufles de feutre. Ses cheveux étaient noués en queue-de-cheval et elle portait un corsaire en denim vert.

« Étrange, me dis-je. Une Chinoise en pantalon corsaire. Tout ce qu'il y a de curieux. »

Je la regardai tendre une pièce au camelot accroupi, le front caché par un vieux chapeau mou. Le marchand fit un cornet d'une feuille de papier journal, y versa quelques graines de melon et empocha la pièce. Elle s'éloigna, picora distraitement quelques graines de sa main aux ongles laqués de rouge et vint se planter tout près de moi.

Je la pris pour la fille de quelque riche *taipan**. À moins que ce ne fût une étudiante. Ou une petite vendeuse. Avec les Chinoises, on ne sait jamais.

Elle craqua une graine en la plaçant de biais, entre ses dents, arracha l'écorce et grignota l'amande. À côté d'elle se tenait un vieillard en longue robe chinoise appuyé d'une main sur une canne d'ébène et caressant de l'autre son étroite barbiche blanche. Un bébé que sa mère portait en bandoulière cligna ses yeux noirs avec une enfantine béatitude.

Taipan : homme riche, important, faisant autorité.

Un jeune homme au nez chaussé de lunettes d'écaille, revêtu d'une chemise élimée au col ouvert, se plongeait dans l'étude d'un graphique, le livre ouvert contre sa figure. C'était un traité d'aérodynamique.

La jeune fille glissa une autre graine entre ses dents blanches et son regard croisa le mien. Elle parut s'attarder dans sa contemplation, aussi je lui adressai la parole :

« J'aimerais bien savoir en faire autant.

— Hein ?

— Croquer des graines de melon... Je n'y suis jamais arrivé.

— Pas parler. »

Elle se détourna avec fierté vers la barrière derrière laquelle se pressaient les passagers à dix *cents* du pont inférieur, les coolies avec leurs pantalons bleus et leurs chemises en loques, les poissonnières cantonaises en costumes roses luisants et chapeaux pointus. Elle mâchonnait d'un air faussement détaché.

Je tentai de ne pas me vexer. C'était un fait. Je n'arriverais jamais à me faire une amie de rencontre. Pas assez de culot. Et puis elle me sembla... mais oui. Elle se ravisait, me surveillait d'un coup d'œil furtif en se demandant si elle ne m'avait pas mal jugé. Elle vit que je l'avais surprise, se détourna brusquement, glissa encore un regard... Enfin, elle se décida :

« Vous êtes marin ?

— Moi ? Un marin ? Grands dieux, non !

Elle se détendit légèrement.

— Vrai de vrai ?

— Bien sûr !

— Bon. Alors, je veux bien parler.

— À la bonne heure, m'écriai-je en riant. Mais que reprochez-vous aux marins ?

— Pas moi. Mon père.

— Votre père n'aime pas les marins ?

— Non. Il dit, les marins séduisent les filles, partout, et n'amènent que des ennuis.

— Et il vous interdit de leur parler ?

— Oui. Il dit, si je parle à un marin, il me battra.

— Ma foi, ce doit être un homme plein de sagesse.

— Oui. Très sage. »

Le ferry-boat aborda dans un grand bouillonnement et la foule s'avança. Je montai à bord avec la jeune fille en jouant des coudes et nous nous installâmes sur un des bancs de bois du pont ouvert. Les ferry-boats, gérés et commandés par des Chinois, sont rapides et exacts. À peine étions-nous assis que les moteurs se remirent en marche, le bateau trépida, l'eau clapota de nouveau, et nous filâmes le long des quais de Kowloon, devant les navires marchands à l'ancre et le grand fouillis des jonques. Devant nous, sur son île au milieu de la baie, Hong Kong s'étalait, serrée sur son étroite bande de terre, avec ses gratte-ciel en miniature, son interminable front de mer, ses sampans, ses jonques et son sommet, le pic Victoria, dont les pentes reflétaient toute l'échelle sociale, avec ses bas-quartiers et sa misère au niveau de la mer et, disséminés au faite, des bungalows éclatant de blancheur et des immeubles de luxe habités par l'élite.

Le bateau fit le tour de la péninsule de Kowloon et traversa la baie pour se diriger vers Wanchai, le quartier populaire de l'est de Hong Kong. Je me retournai vers la jeune fille. Elle avait un visage rond et lisse, de longs yeux noirs, étroits, tirés, et des sourcils tellement parfaits qu'ils avaient l'air peints, mais n'étaient en fait qu'un tout petit peu aidés par un trait de crayon aux tempes. Les pommettes hautes et larges avaient un modelé légèrement mongol.

« Vous êtes du Nord ? lui demandai-je.

— Oui, de Shanghai.

— Mais vous demeurez à Hong Kong ?

— Oui, à North Point.

— C'est un quartier agréable. »

Cela expliquait sa présence sur le ferry, car North Point se trouvait immédiatement derrière Wanchai, la banlieue élégante au-delà du misérable faubourg, et la jetée de Wanchai était l'arrêt le plus proche.

— Oui, seulement je préfère Repulse Bay. La maison est mieux.

— Vous avez donc deux maisons ?

— Quatre.

— *Quatre* ! Et toutes à Hong Kong ?

Je savais que les *taipans* chinois, dont les fortunes feraient pâlir d'envie bien des nababs européens, possédaient souvent plusieurs résidences, mais quatre ! Cela me semblait un record.

— Oui, à Hong Kong. Mon père est très riche, vous savez.

Elle avait l'air très contente d'elle-même et se vantait avec toute la naïveté d'une enfant.

— Il doit l'être. Et où sont les deux autres maisons ?

Elle se mit à compter sur ses doigts.

— Numéro trois, à Conduit Road. Numéro quatre, au Pic. Numéro cinq...

— Cinq ? Oh non !

— Ah oui, j'ai oublié. Numéro cinq, à Happy Valley. Mais c'est tout petit. Dix chambres seulement.

— Une mesure. Et les voitures ? Combien de voitures a Monsieur votre papa ?

Les Chinois collectionnaient encore plus volontiers les voitures que les maisons. Elle fronça les sourcils, se remit à compter sur ses doigts avant de renoncer en pouffant de rire.

— Ça, je ne peux pas le dire.

— Vous devez avoir votre propre voiture ?

— Non. Je ne veux pas conduire. J'ai trop peur. Mais les tramways, j'aime bien. J'aime beaucoup prendre le tramway. Vous en voulez ? ajouta-t-elle brusquement en me tendant son cornet de graines.

— Je veux bien, mais je vous avoue que je ne sais pas les casser. Il faut que vous m'appreniez.

— Essayez toujours. »

Je fis plusieurs essais mais l'une après l'autre, les graines s'émiettaient, s'écrasaient sous mes dents et l'amande était irrémédiablement perdue. Mes efforts infructueux la firent éclater de rire. Elle s'étranglait de joie la tête dans les mains, sa queue-de-cheval dansant et tres-sautant sur ses épaules. Enfin, elle reprit un peu son sérieux et, l'œil pétillant de gaieté, elle me fit une démonstration, craquant délicatement sa graine et écartant l'écorce avant de me tendre l'amande intacte.

« C'est exactement comme ça que j'ai fait ! La vôtre devait être facile.

— Non, toutes pareilles.

— Moi, j'y renonce. Comment vous appelez-vous ?

— Wong Mee Ling.

— Mee Ling, quel joli nom !

— Et vous ?

— Robert Lomax, ou Lomax Robert, comme on dit chez vous.

— Lobert.

— Non. Rrrr.

— Robert. Et où habitez-vous ?

— Eh bien, pour le moment...

— Au Pic ?

— C'est-à-dire, oui. À mi-chemin. Dans une pension de famille. *Sunset Lodge*.

Au fond, c'était presque vrai. J'habitais encore au *Sunset Lodge* quelques jours plus tôt, avant d'aller m'installer à

Wanchai. Mais je ne pouvais guère lui parler du *Nam Kok*, en tout cas pas avant de la connaître un peu mieux.

— Vous travaillez pour le gouvernement ? La banque ?

— Ni l'un ni l'autre. J'ai été planteur de caoutchouc, mais j'ai tout abandonné il y a deux mois pour faire de la peinture.

— De la peinture ?

— Vous savez. Des tableaux.

Je mis la main à ma poche pour lui montrer mon carnet de croquis, mais me ravisai à temps en me rappelant qu'il ne contenait que des dessins du *Nam Kok*.

— J'ai compris. Un artiste.

— Mon Dieu, je n'ai pas encore cette prétention.

Et, voyant que nous paraissions si bien nous entendre, je poussai mon avantage et l'invitai à dîner un soir. Mais elle refusa tout net.

— À déjeuner, alors ?

— Non, dit-elle en hochant la tête si fort que la queue-de-cheval appuya sa dénégation.

— Mais j'aimerais beaucoup vous revoir, Mee Ling. Vous ne voulez pas ?

— Non.

— Mais pourquoi ?

— Je me marie bientôt. »

Elle m'expliqua que ce mariage avait été préparé par ses parents, selon la coutume chinoise, et qu'elle n'avait pas encore fait connaissance de son futur époux, mais elle avait vu sa photo et l'avait trouvé très beau. Il était aussi fort riche. De toute façon, même si elle n'avait pas été fiancée, elle n'aurait pas pu sortir avec moi, car les jeunes filles chinoises sont moins libres que les Européennes. Elle savait que celles-ci ont des camarades, sortent avec des garçons et leur laissent même parfois jouer les maris, sans que cela nuise à leurs chances de se marier un jour.

Elle avait même entendu parler d'une jeune Anglaise, des plus hauts quartiers du pic Victoria, qui avait eu quatre petits amis en quatre ans, ce qui ne l'avait pas empêchée d'épouser un haut diplomate à la cathédrale de Hong Kong. Mais chez une jeune Chinoise une telle conduite était inconcevable, car la pureté est une des conditions indispensables du mariage ; le jour des noces, la famille du fiancé a même le droit de constater la chose de près. Et si la jeune fille a perdu son innocence, le contrat est annulé. Il ne lui reste plus qu'à faire le trottoir.

« Alors, vous comprenez, poursuivit très sérieusement Mee Ling, je n'ai jamais fréquenté un garçon. Je n'ai jamais goûté l'amour.

— Ah non ? balbutiai-je, sidéré d'une telle franchise.

— Non. Pas une fois.

— Vous avez le temps, ma foi.

Je me demandai si ce genre de conversation était courant en Chine, entre gens qui viennent de faire connaissance. Elle me regarda d'un air candide.

— Comment appelez-vous ça, chez vous ?

— Quoi donc, exactement ?

— Je veux dire, quand on n'a jamais fait l'amour, avec personne ?

— Eh bien, nous appelons cela être vierge.

— Vierge ? Comme ça ?

— Oui.

— Oui. Vierge, c'est moi.

Elle dirigeait un ongle écarlate sur sa poitrine. J'éclatai de rire.

— Mee Ling, vous êtes adorable !

— Mais à présent que ce point est éclairci, vous ne voulez vraiment pas dîner avec moi ? Je vous promets de ne pas chercher à attenter à votre vertu.

Elle hocha obstinément la tête.

LE MONDE DE SUZIE WONG

EST UN CONTE DE FÉES

LE MONDE DE SUZIE WONG est une fable, un gentil conte de fées écrit pour les adultes ; c'est une autre version de *La belle au bois dormant*. Penchons-nous un instant sur la trame de l'histoire : une pauvre mais néanmoins belle jeune fille a toujours su au fond de son cœur qu'elle était une princesse et après avoir traversé de nombreuses épreuves, le chaste baiser d'un prince révèle au monde entier sa vraie nature. Un homme jeune part à l'aventure dans un pays lointain et exotique ; au cours de son périple, il s'entoure d'un groupe de personnages pittoresques, il accumule des talismans de valeur et, finalement, il rencontre l'élue de son cœur. Ils se marièrent et vécurent heureux.

Avec *Le monde de Suzie Wong*, Richard Mason a créé un univers merveilleux complètement imaginaire, romantique à souhait où la tragédie côtoie l'humour. Vu sous cet angle, ce roman est l'un des meilleurs romans d'amour qui ait été écrit avec pour thème la rencontre de l'Orient et de l'Occident » et pour protagoniste l'archétype de la prostituée au grand cœur.

En effet, vous ne devez pas le considérer comme un guide touristique pour vos prochaines vacances à Hong Kong. Les aspects de cette ville qui y sont évoqués datent de 1957 mais ils sont surtout tels qu'ils existaient dans la tête de l'auteur. Comme le dit le héros du livre, le rôle de l'art n'est pas de décrire les choses telles qu'elles sont, mais comment les voit telle personne à tel moment.

Le Monde de Suzie Wong

Richard Mason

ROMAN

Hong Kong 1957 : le pousse-pousse est le moyen de transport le plus répandu, les sampans sillonnent la baie...

Robert Lomax, un peintre alors sans succès, vient y chercher sa Muse et la trouve dans le bar d'un hôtel en la personne de Suzie Wong, une pétillante jeune prostituée mère d'un enfant en bas âge.

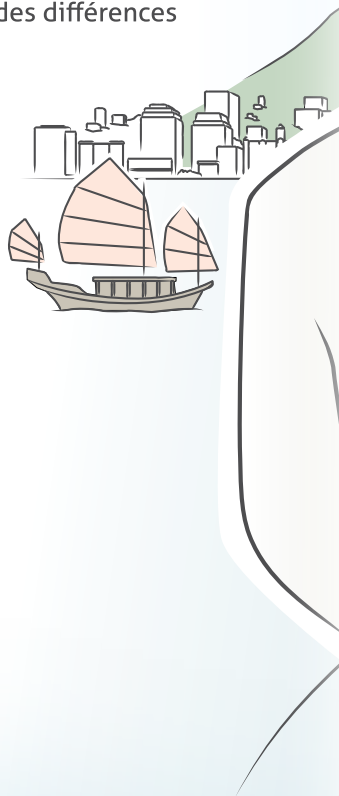
Suzie tombe amoureuse de Robert, mais elle est prisonnière de sa profession. Son histoire est celle du chemin de la pauvreté vers la richesse, de la fascination exercée par l'Orient sur l'Occident ainsi que celle d'une identité hongkongaise en devenir.

La force d'un amour vrai peut-elle venir à bout des différences de race, de culture et de statut social ?

Richard Mason (1919-1997)

est un écrivain britannique peu connu en France, mais il a été célèbre dans les pays anglophones. Plusieurs de ses livres ont été adaptés au cinéma dont ce roman, avec William Holden et Nancy Kwan dans les rôles principaux.

Avec Suzie Wong, il a su créer un personnage attachant et inoubliable.



9 782953 155382 6

Prix France : 24,00 €

Graphisme et illustration : © Studio BULL